

cieuse d'audience, et produisant/induisant elle-même les stéréotypes qu'ils intègrent progressivement et donnent finalement à voir dans leurs reportages.

L'auteur s'attache ainsi à décrire et à déconstruire ce processus dans le cadre du fonctionnement de la rédaction du journal sous différentes facettes, au travers de monographies et d'exemples concrets : évolution de l'organisation du journal et de ses rubriques, rapports entre les services et jeux de hiérarchisation et de pouvoirs entre les différents acteurs, étude des ressorts animant la conférence de rédaction, stratégies personnelles de carrière. Il nous amène également « sur le terrain », en nous décrivant les rapports entre les journalistes et leurs interlocuteurs multiples que sont élus, associatifs, informateurs, « fixeurs »... et habitants, mais aussi les choix techniques d'interview et de mise en forme des images renforçant une construction de stéréotypes, et s'achevant par le contrôle final de la hiérarchie à l'étape du montage final.

Comment ne pas céder à un tel processus d' enrôlement des volontés et de création de l'opinion ? Evoquant au passage des figures de professionnels résistant au prix de leur carrière, le livre s'achève sur une critique des seules approches du champ médiatique par la seule clé de l'idéologie, qui ne rendent comptent en rien des processus à l'œuvre chez les acteurs.

Au-delà d'une forme quelque peu ardue, propre à son origine universitaire, cet ouvrage passionnant s'avère être d'un apport précieux pour des lecteurs désireux de prendre une distance critique et accéder ainsi à une meilleure compréhension d'une forme télévisuelle jouant un rôle majeur dans la construction du sens commun et de l'opinion de nos contemporains.

Jean-François Mignard

L'Escale

Réalisation : **Kaveh Bakhtiari**

Documentaire France,

Suisse, 2013

Durée : 100'

Production :

Louise productions et Kaleo films

Distribution : Epicentre Films

Sélectionné à Cannes pour la *Quinzaine des réalisateurs 2013*

Athènes n'est pas l'escale de touristes en transit pour les migrants iraniens. L'escale est le lieu où ils ont échoué, victimes de passeurs escrocs à qui ils avaient payé un aller simple pour d'autres villes européennes, bien plus « accueillantes » dans leur imagination. Ils sont des survivants de traversées pleines de dangers et ont vu des compagnons d'infortune se noyer ou disparaître. A Athènes, ils s'entassent dans le modeste appartement d'Amir, immigré iranien arrivé depuis trois ans et ayant, lui, une autorisation de séjour. Cette ancienne buanderie est devenue un lieu de transit pour ces migrants qui, comme lui, ont fait le choix de quitter l'Iran. Ils se croyaient au bout de leurs peines mais ils devront à nouveau prendre des risques démesurés : trouver un nouveau passeur à qui ils confieront peut-être leur destin, tenter d'acheter un passeport européen - encore faut-il une vague ressemblance avec la photo ou les caractères du possesseur : changer de coiffure, porter des lentilles pour avoir les yeux bleus, et même apprendre l'espagnol pour le malchanceux qui a acheté un passeport espagnol!

L'ambiance est chaleureuse, parfois, pour quelques instants, joyeuse, parfois dramatique. Chaque geste quotidien présente un risque et l'angoisse est toujours présente : quand on attend un absent ou des nouvelles de l'ado parti rejoindre ses parents en Norvège, quand la voix de l'un d'eux s'étrangle lorsqu'il téléphone à ses parents, quand



on suit la grève de la faim de l'un d'eux qui, pour donner plus de force à son geste, s'est cousu les lèvres, quand on apprend que l'un d'eux, qui, de guerre lasse, avait décidé de rentrer en Iran, a trouvé la mort lors d'une banale agression.

Kaveh Bakhtiari (né à Téhéran, arrivé en Suisse à 9 ans) s'est immergé dans l'univers de ces clandestins parce que, lors d'un séjour à Athènes pour présenter un de ses films, il a appris que son cousin ayant fui l'Iran était emprisonné pour immigration illégale. Il l'a retrouvé à sa sortie de prison et a passé près d'un an avec lui et les autres clandestins, chez Amir. Cette immersion donne toute sa force à ce documentaire tourné dans la clandestinité, et qui nous fait saisir la précarité, le courage et la révolte de ces étrangers que l'Europe s'acharne à rejeter.

Dans ces temps où l'on décompte régulièrement les migrants noyés en Méditerranée, ce film nous montre une fois encore l'absurdité des politiques d'asile et d'immigration européennes.

Maryse Artiguelong, membre du Comité central de la LDH



Mandela, un long chemin vers la liberté

Réalisateur : **Justin Chadwick**

Film couleur, 2013

Royaume-Uni, Afrique du Sud

Producteurs : Anant Singh

et David M. Thompson

Distribution : Pathé

La Ligue des droits de l'Homme soutient le film de Justin Chadwick *Mandela, un long chemin vers la liberté*.

Il fallait un certain courage ou un grain de folie pour prétendre retracer, en un peu plus de deux heures, quatre-vingts ans du parcours exceptionnel de Nelson Mandela. Justin Chadwick l'a fait ! Justin Chadwick retrace cet extraordinaire parcours qui va de l'enfance à la campagne, à l'ou-

verture du premier cabinet d'avocats noirs de Johannesburg; de la création de l'ANC et des combats contre l'apartheid, qui conduiront Mandela à la trop célèbre prison de Robben Island, jusqu'à son élection comme Président de l'Afrique du Sud.

Le film s'inspire de l'autobiographie de Nelson Mandela et suit fidèlement son parcours : ses combats, ses procès, sa rencontre avec Winnie, l'amour de sa vie qui le soutiendra pendant ses vingt-sept ans de captivité, et deviendra à son tour l'une des figures actives de l'ANC.

Le film montre aussi le courage qu'il faudra au Président Frederik de Klerk (mais aussi à Mandela) pour décider, sous la pression internationale, de lever l'interdiction de l'ANC, mettre fin à l'apartheid et organiser des élections multiraciales qui conduiront Mandela à la fonction suprême.

Si la stature d'Idris Elba, l'acteur qui incarne Mandela, peut surprendre, l'aura qui émane du personnage le rend pourtant tout à fait crédible. Il nous montre un être qui a su conserver, tout au long des épreuves, cette formidable humanité, contrairement à Winnie qui, ayant subi elle aussi tortures et violences, en sortira aigrie et belliqueuse. Son opposition au processus de réconciliation avec la minorité blanche les éloignera, à la libération de Mandela.

A travers la clandestinité, la lutte armée, la prison, la vie de Mandela se confond avec son combat pour la liberté. Ce film nous montre le courage de quelques hommes et femmes qui n'ont jamais baissé les bras pour mettre fin au racisme le plus redoutable que portait l'apartheid.

Maryse Artiguelong

Twelve years a slave **(Douze ans d'esclavage)**

Réalisation : **Steve Mc Queen**

Fiction, USA, 2013

Durée : 135'

Production : Plan B / River Road Entertainment

Distribution : Mars Distribution

En salles le 22 janvier 2014

Solomon Northup, violoniste noir américain, a publié le récit de sa vie en 1853 : homme libre enlevé à Washington, vendu comme esclave et emmené dans une plantation de Louisiane où il vécut – ou survécut –, pendant douze ans. Fait rarissime, il fut délivré grâce à un charpentier canadien, retrouva sa femme et ses enfants et se consacra ensuite à la lutte abolitionniste. Son livre connu aux Etats-Unis un succès comparable à celui de *La Case de l'oncle Tom*, à peu près contemporain.

Steve Mc Queen a repris cette histoire et ses principaux personnages. Le résultat est un grand film sur l'esclavage, d'autant plus réussi que fortement incarné. Il décrit le marché aux esclaves de Washington, où les Blancs viennent choisir leur « marchandise », hommes, femmes et enfants exposés nus dans un appartement. Le transport vers le Sud, à l'intérieur d'un bateau à aubes, dont le moteur produit un bruit infernal. Le travail dans les plantations de canne à sucre et de coton, sous un soleil de plomb, avec pesage quotidien de la récolte de chaque esclave et coups de fouet en cas d'insuffisance. Une société où les maîtres vivent dans la peur, quand ce n'est pas dans la folie, et exercent un pouvoir de vie, de viol et de mort sur ceux qui leur appartiennent, parfois avec un plaisir sadique et parfois même au nom de Dieu ; où les esclaves apprennent vite que parler, s'entraider, fuir, c'est mourir. Solomon, rebaptisé Platt, refoule sa révolte et son désespoir jusqu'à la ren-



contre avec l'homme du Nord, qui va enfin le sauver. Les beaux portraits de Solomon, humain et grondant de colère, ou de la petite Patsey, que le féroce maître Epps adore et torture au sang, incarnent mieux que des discours la vérité insoutenable de ce qu'a été l'esclavage. Vérité relevée par le contraste avec un décor de rêve : les bayous de Louisiane avec leurs immenses cyprès qui filtrent le soleil, autour des vérandas à colonnettes des somptueuses maisons des planteurs.

Bref, un beau film en plus d'une très efficace reconstitution de l'histoire de l'esclavage.

**Nicole Savy, responsable
du groupe de travail LDH
« Femmes, genre, égalité »**